

Prologue

Avril 2017

Journal de Céleste

C'était samedi matin, et je roulais un petit peu trop vite sur l'autoroute. Je le savais, tout comme j'en connaissais les hypothétiques conséquences : accident, amende, surconsommation de carburant menant à une catastrophe économique pour moi et à un désastre écologique pour l'humanité. Rien que ça. En temps ordinaire, la simple évocation de cette liste aurait suffi à me faire ralentir. Je déteste être prise en faute, y compris par moi-même. Mais ce matin-là, tout était flou. Exactement comme les arbres qui défilaient à toute allure dans mon champ visuel. Au bout d'un certain temps, l'aiguille du compteur a tout de même accroché mon regard.

— Merde !

J'ai décéléré un peu brusquement, ce qui m'a valu quelques coups de klaxon de la part du conducteur qui me suivait.

— Respecte les distances de sécurité, tu pourras râler après, ai-je grincé en me rabattant sur la file de droite.

Comme je le mentionnais plus tôt, je déteste être prise en faute. Surtout par les autres.

Il était tout juste dix heures, il faisait chaud pour un mois d'avril. Je n'avais pas déjeuné, je roulais depuis deux heures, avec une vilaine sensation au creux du ventre qui ne m'avait pas quittée depuis Chartres. Ce panneau bleu m'est apparu comme le sauveur. Et j'exagère à peine. J'ai mis mon clignotant et j'ai bifurqué sur la voie qui menait à l'aire d'autoroute.

Un café et un sandwich club plus tard, allongée au soleil sur un coin de pelouse à peu près propre, j'ai essayé de faire le vide dans mon esprit. Je ne sais pas, d'ailleurs, s'il est vraiment possible de procéder ainsi, de se dire : « Je vais vider mon esprit », et que cela fonctionne. Personnellement, j'ai toujours eu l'impression que mon cerveau possédait un solide esprit de contradiction qui l'obligeait à m'envahir de pensées indésirables alors que j'aspirais à la sérénité. Ce jour-là ne faisait pas exception à la règle.

Alors que je m'efforçais de me concentrer sur ma respiration, j'ai été prise d'une légère nausée : un sentiment d'urgence et de culpabilité montait depuis mon estomac et me donnait la chair de poule. *Je pars dans cinq minutes*, ai-je formulé silencieusement pour tenter de calmer la bête. Cependant, les poils de mes bras ont continué de se hérissier.

Les voitures allaient et venaient, formant un brouhaha légèrement agaçant mais familier. Des portières claquaient, quelques enfants criaient au loin. Mes orteils ont commencé à fourmiller. Un couple se disputait.

— C'est ça, appelle ta mère, qu'elle vienne te chercher, moi, j'me casse !

— Mais enfin, chériiii, et le week-end ? Le Spa ?

Prends ma main

— J'en ai rien à faire ! C'est mon père qui a réservé et payé, je me pointe si je veux, et on s'en fout que j'y aille pas ! Regarde ce que j'en fais, de la carte !

Chériiii voulait certainement atteindre la poubelle, mais l'enveloppe qu'il venait de lancer rageusement derrière lui a manqué son but : elle est venue me frapper au visage et m'a fait violemment sursauter. Adieu, la tentative de méditation ! J'ai ouvert les yeux et bondi sur mes pieds. Un peu trop vite. J'ai dû chasser les papillons lumineux qui accompagnaient mon brusque passage à la station debout. Cela m'a pris une bonne dizaine de secondes. Une grosse berline à la carrosserie luisante est passée devant moi avec de ridicules rugissements de moteur, tandis qu'une grande bimbo blonde, perchée sur des talons interminables, se déhanchait vers la cafétéria. Cette avalanche de stéréotypes n'a pas arrangé mon humeur.

— Et que je crie dans les oreilles des autres, et que je lance des déchets par terre, et que je pollue avec ma bagnole de frimeur... Y a vraiment pas de justice..., ai-je ronchonné en ramassant l'enveloppe.

Les cinq minutes étaient passées. Il était temps de repartir.

L'autoradio ne fonctionne plus depuis longtemps. C'est incroyable comme le silence peut devenir envahissant. Il occupe tout l'espace, et exacerbe le moindre sentiment. Alors quand ça ne va pas... Conduire sur voie rapide était beaucoup trop automatique, cela ne m'occupait pas suffisamment l'esprit. Je revivais donc en boucle le coup de fil de ma sœur, reçu le matin même. Le premier depuis des semaines. Ou des mois ?

— Allô Sis'... c'est moi...

— Putain, Danaé, tu sais quelle heure il est ? C'est mon premier week-end de l'année...

— Désolée, je... il faut vraiment que je te parle...

Je connais bien ma sœur, comme on peut connaître quelqu'un qui partage notre vie depuis trente-trois ans. « Connaître » est même un mot un peu fade. Ma sœur est une sorte de prolongement de ma personne, et un éloignement de quelques mois, ou années peut-être, ne suffirait jamais à me la rendre étrangère. C'est pour cela que l'inquiétude m'a aussitôt serré les entrailles, et a rendu ma voix rauque.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— À l'hôpital... avec mon médecin, tu sais...

Et elle a lâché les mots qui allaient tout changer.

— Il y a un problème.

Été 1994

Comme chaque été, les deux filles étaient parties passer un mois entier chez leur grand-mère, en Normandie. Ces étés étaient vécus comme une parenthèse hors du temps et de leur vie quotidienne. Les horaires n'existaient pas, ou si peu : on se levait quand on était réveillé, on mangeait quand on avait faim, on se couchait lorsqu'on tombait de fatigue. On enfilait un short froissé et le tee-shirt de la veille – si on l'avait enlevé pour dormir. On courait pieds nus dans la maison et dans le jardin, et on chaussait rapidement une paire de sandales pour aller dans les chemins. On prenait un bain dans la rivière tous les deux jours, et un vrai, avec du savon, le dimanche. L'eau de la baignoire prenait la teinte des aventures vécues dans les prés et les bois.

La grand-mère était douce et souriante. Hiver comme été, elle portait un chemisier fleuri sur un pantalon de toile noire, agrémenté d'un pull tricoté main lorsqu'il faisait trop froid. Elle vivait dans un petit univers délimité par la clôture de son jardin, et dans lequel elle trouvait son bonheur. De temps en temps, elle faisait une excursion jusqu'à la ville : dix-sept minutes au volant de sa 2 CV rouge, les yeux plissés pour ne pas perdre la route, quelques

courses effectuées en apnée, et finalement le soulagement intense de revenir dans son cocon familial. La capitale de son royaume, c'était sa cuisine. La toile cirée à carreaux rouges et blancs sur la petite table carrée reluisait à toute heure. La bouilloire chantonnait doucement sur le gaz. Une vieille horloge comtoise, au battement intransigeant, était le métronome du quotidien. Son balancier reflétait la lumière du soleil couchant, quand les derniers rayons du soleil venaient mourir dans le cœur de la maison.

Quand Céleste et Danaé arrivaient pour l'été, c'était à l'odeur qu'elles reconnaissaient la maison familiale. Chaque pièce avait sa fragrance bien particulière, et il suffisait de fermer les yeux sur le seuil pour visualiser avec précision le moindre détail immuable. La chambre de Céleste, où l'on rangeait le linge de maison, sentait la lessive et une odeur indéfinissable de fer à repasser, mélange de chaleur et de poussière, à la fois âcre et agréable. Celle de Danaé sentait la forêt toute proche, un parfum de fougères qui poussaient sous sa fenêtre, de champignon et d'humidité. Il fallait être une enfant pour l'apprécier. Dans la salle de bains, on respirait des notes de lavande. Des pots-pourris et des sachets accrochés à la tringle à rideaux y faisaient leur office depuis au moins quinze ans.

Le salon embaumait l'encaustique, et ce que Danaé appelait « une odeur d'église », une senteur un peu froide et qui inspirait le respect autant que le silence. Désertée depuis la mort du grand-père, cette pièce était un mausolée à sa mémoire, un endroit où le mot « fantôme » devenait presque palpable. Les filles n'y mettaient jamais les pieds. La grand-mère s'y rendait parfois, dans un accès de nostalgie, et s'y déplaçait sur la pointe des pieds, sans troubler l'atmosphère du lieu.

Prends ma main

Quant à la cuisine, c'était bien entendu la pièce la plus vivante. Le nez ne s'y trompait pas et décelait à tour de rôle les arômes du café et du riz au lait, les effluves d'échalote et de bœuf bourguignon, les notes délicates de poire et de vin de Bordeaux. Ce festival de senteurs avait ses variations, et la programmation dépendait de l'heure et des envies du moment. Chez la grand-mère, on était au seul endroit où l'on pouvait déjeuner de brioche à la confiture et dîner de crêpes au miel. Dévorer une tomate farcie au saut du lit, et garder ses tartines pour onze heures. La soupe de lentilles était d'ailleurs aussi appétissante à l'heure du goûter qu'à la tombée de la nuit.

Cet été-là n'était pas différent des autres. Céleste et Danaé s'étaient levées à l'aube dès le premier jour, et, après une toilette de chat, avaient pillé un placard pour improviser un pique-nique dans les champs.

Quand on cumule à peine vingt-trois ans à deux, les notions de propriété et de frontière sont encore un peu floues, ou en tout cas aisément contournables. Les fillettes étaient passées sous la clôture du jardin et s'étaient déplacées en ligne droite, gravissant les talus, se frayant un chemin à travers les haies, escaladant les barrières et les lices. Leur parcours était rodé, elles connaissaient leur affaire.

— Tu n'oublies pas de courir, là..., chuchotait invariablement Céleste en passant sous le fil électrique du champ de monsieur Hulbert.

Et Danaé, prenant une grande inspiration, se lançait sur le terrain avec l'âme d'un soldat dépêché en mission dangereuse. Sa sœur suivait, le cœur battant, l'exaltation de l'aventure mêlée à la certitude que le taureau de

monsieur Hulbert était sourd, et que la pétoire de son propriétaire n'était que légende.

Finalement, elles avaient atteint leur destination sans encombre, le cœur fébrile, les jambes encore pleines d'excitation et de joie. Du haut de ses treize ans, Céleste commençait à percevoir que leur parcours d'obstacles de vingt minutes aurait pu être remplacé par un trajet de dix minutes sur une route calme et ensoleillée. Cependant, aucune démonstration de logique ne pouvait remplacer la griserie de l'aventure.

Les filles déballèrent leurs provisions chipées un peu au hasard : du pain de mie, une conserve de poivrons, un pot de confiture d'orange, un bocal de cornichons, un sachet de raisins secs, une barquette de poivre en grain.

— Non, mais franchement, Danaé ! Du poivre ?

La cadette cilla mais affronta le regard dédaigneux de son aînée.

— Parfaitement ! répondit-elle en attrapant la barquette.

Lorsque les deux sœurs eurent terminé leurs casse-croûte poivron-cornichon pour l'une et confiture/raisin/poivre pour l'autre, le soleil se faisait chaleureux, et un temps de repos s'imposa. L'herbe odorante, encore un peu humide, remportait la palme des couchettes improvisées en vacances. Les filles ne profitèrent pourtant pas longtemps de ce plaisir simple. Non loin de là, un sifflement aigu retentit, suivi de trois autres non moins stridents.

Céleste se leva d'un bond, mit deux doigts dans sa bouche et y répondit après deux ou trois essais infructueux. Danaé remballait déjà les vestiges du pique-nique, abandonnant aux fourmis un morceau de sandwich un peu trop poivré.

Prends ma main

Toute la bande se retrouva au point de rendez-vous habituel, sous le gros chêne, derrière le calvaire. Quand Céleste et Danaé arrivèrent, les jumeaux attendaient, adossés nonchalamment au tronc. Ils furent rejoints quelques instants plus tard par Julie et Romain, fratrie à la chevelure rousse flamboyante. Seuls les jumeaux, fils d'un couple d'agriculteurs, habitaient le village. À chaque période de vacances, ils retrouvaient leurs compagnons citadins, en visite chez leurs grands-parents respectifs. Leurs rencontres en pointillé n'avaient aucune incidence sur leurs relations. À chaque fois qu'ils se réunissaient, leurs activités, leurs discussions reprenaient avec le même naturel, qu'elles se soient interrompues la veille ou trois mois auparavant. Alain, le meneur de la bande, exposa le sujet du jour d'un ton décidé :

— La maison hantée va être vendue ! Ils ont commencé à en déblayer l'accès.

L'été précédent, une expédition qui devait être mémorable avait été montée pour aller visiter la « maison hantée », vieille bâtisse du pays qui commençait à tomber en ruine, inhabitée depuis plus de vingt ans. Elle se trouvait au milieu d'un parc envahi par la végétation qui poussait, sauvage, sans aucune intervention humaine. Les propriétaires étaient loin. Ils avaient quitté la région précipitamment, sans prévenir personne, sans qu'on sache pourquoi. Depuis, on racontait que la maison était hantée, ou qu'un trésor y était caché. Ce qui était certain, c'est que les quelques jeunes du village s'y étaient rassemblés parfois, pour fumer un joint ou se bécoter tranquillement.

Les six enfants avaient décidé à la fin du mois d'août de se rendre à la maison hantée, de nuit, pour y vérifier la présence éventuelle d'esprits de l'au-delà. Pendant

trois jours, ils avaient rassemblé des lampes torches, des bâtons, et un équipement hétéroclite destiné à parer à toute éventualité. L'ensemble allait de la corde à la cuillère à soupe. Céleste, en tant qu'aînée du groupe, avait secondé Alain du mieux qu'elle pouvait dans cette organisation, sans avouer qu'elle était terrorisée par l'expédition. Danaé, elle, classait les fantômes et autres revenants dans la même catégorie que les fées et les lutins. Elle était très excitée, et ne ressentait que du plaisir à l'idée de découvrir que la magie était bien réelle.

Finalement, lors d'une « mission de repérage », les enfants avaient constaté que l'allée qui menait à la maison était entièrement obstruée par les buissons de ronce qui s'y étaient installés. Personne n'avait pu y passer depuis un bon moment. Aurélien, le jumeau d'Alain, avait proposé qu'on annule l'expédition « par manque de matériel adapté ». Tous avaient été secrètement soulagés par cette décision honorable, sauf Danaé qui avait suggéré de récupérer la machette du grand-père, souvenir des colonies exposé dans le salon. Céleste avait opposé son veto à cette idée, et la maison hantée resta ce qu'elle était, mystérieuse et inaccessible. L'annonce d'Alain remettait tout cela en question.

— On va aller visiter la maison hantée.

C'est ainsi que le soir même, les six enfants se retrouvèrent devant la grille. Chacun portait sur le dos un sac dans lequel on avait tenté de rassembler le matériel de l'été précédent, avec moins de succès cependant, le délai étant un peu court. Personne n'avait protesté quand Aurélien, flegmatique, avait pris la parole après son frère et ajouté :

— Et on y va ce soir. Sinon, on n'ira jamais.

C'était une évidence, bien entendu. Ainsi, Céleste, qui ne hurlait intérieurement que depuis quelques heures, se sentait presque courageuse et décidée au moment où sa sœur et elle rejoignirent le reste du groupe. Danaé, quant à elle, était plutôt détendue, et regrettait presque de n'avoir pu davantage anticiper le plaisir de cette expédition.

La grille émit un grincement sinistre quand Aurélien la poussa de la main. Hormis cette protestation sonore, elle s'ouvrit sans opposer de résistance. Les six comparses restèrent quelques secondes immobiles. Le silence était palpable dans cette nuit tiède, et l'air un peu lourd semblait avoir gagné en densité.

— Bon, lança Julie, on y va ?

Ils pénétrèrent dans le parc fraîchement débroussaillé. L'odeur de la végétation coupée rendait l'atmosphère beaucoup plus rassurante, presque familière. Vivante. Les lampes torches balayaient le sol devant eux, débusquant les reliefs du terrain et les branchages mal ramassés. Puis, des dalles de pierre, une volée de marches... Le perron de la maison se dévoila sous l'éclairage tremblotant.

Nous voici devant la maison hantée, songea Céleste en sentant un filet de sueur glisser entre ses omoplates. Hantée !

Personne ne bougeait. Aucun des jumeaux ne semblait décidé à faire le premier pas vers la porte d'entrée. Le silence était redevenu écrasant. Assourdissant de lourdeur. Une chouette hulula, quelque part dans les arbres autour d'eux, et fit sursauter les enfants, néanmoins soulagés d'entendre un son. Le moment était donc bien réel.

— Je vais voir si c'est ouvert.

La voix de Danaé, légèrement plus aiguë qu'à l'ordinaire, fit de nouveau tressaillir les autres. Décontenancés, ils regardèrent la benjamine du groupe monter les quelques

marches qui menaient à la porte, et actionner la poignée d'un geste vigoureux. En vain.

— C'est fermé ! s'exclama-t-elle d'une voix déçue.

— Chuuut ! rugirent tous les autres à voix basse, d'un seul et même réflexe.

Il était minuit passé, les alentours étaient déserts, mais il était hors de question de parler aussi fort devant une maison hantée. Cela semblait aussi déplacé que de la visiter en plein jour, ou d'y fredonner le tube de l'été. Quelques secondes de silence s'écoulèrent de nouveau, avant que Julie ne chuchote, paniquée :

— Mais... où est Romain ? Il était là, à l'instant ! Vous l'avez vu ?

Céleste, instinctivement, rejoignit Danaé pour lui saisir la main. Alain balaya de sa torche la façade du bâtiment, tandis qu'Aurélien faisait de même pour le jardin derrière eux. Aucun d'entre eux n'osa bouger. Dans les films d'horreur, c'est bien connu, si quelqu'un s'éloigne du groupe, il...

— Venez voir, j'ai trouvé une entrée !

Julie étouffa quelque chose qui ressemblait à s'y méprendre à un sanglot et se précipita vers son frère qui venait d'apparaître à l'angle de la maison.

— Espèce d'andouille ! gronda-t-elle à mi-voix. Ça ne va pas de disparaître comme ça ?

Romain ricana, et s'adressa aux autres :

— Venez voir, répéta-t-il, je sais par où entrer !

Tout le groupe le suivit, contourna la maison pour se retrouver sur ce qui avait été une terrasse et qui ressemblait davantage, à présent, à un champ de ruine envahi par le lierre et les rosiers sauvages. Aurélien braqua le faisceau de sa lampe sur le mur, et dévoila la raison de l'excitation de Romain.

Prends ma main

— Les portes-fenêtres n'ont plus de vitres...

Actionner la poignée de l'extérieur fut un véritable jeu d'enfant. Alain, qui semblait légèrement vexé d'avoir perdu le contrôle de l'expédition, pénétra le premier dans la maison.

— Attention, souffla-t-il, il y a du verre brisé sur le sol.

Céleste entra la dernière, les doigts si crispés sur sa lampe que les jointures en devenaient douloureuses. La pièce dans laquelle ils se trouvaient avait dû être le séjour. Trois fauteuils éculés, couverts de poussière et de toiles d'araignée, trônaient dans un coin, environnés d'un cimetière de bouteilles de bière. Des feuilles mortes s'étaient engouffrées par les ouvertures, et jonchaient le sol crasseux, crissant à chaque pas des visiteurs. Un bref couloir menait à la porte d'entrée verrouillée, et à une autre pièce à laquelle Aurélien jeta un rapide coup d'œil.

— La cuisine, informa-t-il les autres. Elle est vide.

Le tour des lieux fut vite effectué. Danaé, après avoir promené la lumière de sa torche sur tous les murs, ne put retenir un soupir de déception.

— Alors c'est ça, la maison hantée ?

Céleste comprit et compléta mentalement : *Ce n'est que ça ? Toute cette expédition pour quelques meubles et des cadavres de bouteilles ?* Elle se rapprocha de sa sœur et lui passa un bras autour des épaules.

— C'est étrange, dit alors Julie en tournant sur elle-même, il manque quelque chose...

— Quoi donc ? la questionna Alain en se laissant choir sur un fauteuil.

Le nuage de poussière qui s'éleva le fit tousser, et il se releva précipitamment, couvert de toiles d'araignée.

— Il manque... l'escalier. Il y a un étage à cette maison, peut-être même deux. On voit les fenêtres et les vasistas depuis l'extérieur...

Chacun acquiesça, approuvant l'esprit de déduction de son camarade. Céleste braqua sa lampe vers le plafond.

— Regardez, l'accès à l'étage est là... Il devait y avoir un escalier ici.

Un tas de bois vermoulu, dans un angle de la pièce, semblait lui donner raison. Danaé se précipita sous le trou béant qui s'ouvrait au-dessus de leurs têtes.

— Oh, quel dommage qu'on ne puisse pas monter ! soupira-t-elle. J'aurais tellement aimé explorer l'étage !

Et découvrir des fantômes, certainement. Céleste, contaminée par l'enthousiasme de sa sœur, continua de jouer les détectives. Elle rejoignit Danaé sous l'ouverture, et observa le sol pendant que tous les autres regardaient en l'air.

— À mon avis... c'est possible... il faut juste...

— Eh, l'interrompit Alain, regardez ce que j'ai trouvé !

Il tenait à la main un escabeau en bois, qui semblait être dans un état acceptable.

— Mais, observa Julie, il est trop petit pour accéder à l'étage... Il va te manquer presque un mètre...

Alain pinça les lèvres, mais n'eut pas le temps de répondre à cette critique.

— Je sais comment faire pour monter.

Céleste avait parlé calmement, d'un ton assuré, et cela correspondait de façon surprenante à son état du moment.

— Il y a des empreintes ici, quatre traces assez espacées, je pense qu'il y avait une table à cet endroit.

Aurélien eut un sursaut.

— Il y a une table dans la cuisine, leur apprit-il. On la rapporte ?

Prends ma main

Quelques minutes plus tard, les fantômes et autres esprits n'étaient plus le souci majeur des enfants. La table avait retrouvé sa place, ses pieds se superposant exactement aux empreintes relevées par Céleste. Sur son plateau, on avait posé l'escabeau. L'ensemble était suffisamment stable pour que l'aventure soit tentée, à condition qu'un volontaire se lance à l'assaut de cette pyramide de fortune.

Les enfants se regardèrent, l'air grave. Céleste espérait que quelqu'un se décide à grimper, avant qu'elle ne se sente obligée, en tant qu'aînée, de monter la première.

— J'y vais, annonça Danaé.

Et sans attendre l'aval des autres, elle coinça sa lampe dans son tee-shirt et entreprit d'escalader la table. Romain, sans un mot, la rejoignit et l'imita. Céleste croisa le regard de Julie, et y lut le même cas de conscience que celui qui lui martelait le cerveau.

Je suis responsable de ce qui peut arriver, c'est moi la grande sœur ! Et pourtant, je ne veux pas avoir à le faire moi-même...

Alain et Aurélien, participèrent à leur manière en se saisissant des pieds de l'escabeau pour les maintenir fermement sur la table. Danaé et Romain gravirent les barreaux un à un et disparurent à l'étage de la maison. Les secondes qui suivirent semblèrent interminables à ceux restés en bas.

— C'est bon, leur parvint finalement la voix de Romain, vous pouvez venir.

Quand tout le monde eut vaincu ses doutes et se fut lancé à l'assaut de l'étage, l'idée de la chasse aux fantômes avait disparu de tous les esprits, même de celui de Danaé. Seul restait le plaisir de l'exploration, qui valait bien celui d'une éventuelle communication avec

l'au-delà. À l'étage, le parquet grinçait furieusement mais sa solidité ne semblait pas compromise.

Le couloir qui traversait toute la longueur de la maison desservait cinq chambres, toutes vides ou presque. Ici et là, un vieux matelas poussiéreux traînait à terre. Les bouteilles vides qui jonchaient le sol, ici aussi, prouvaient que l'étage avait été visité avant leur expédition. Danaé pénétra silencieusement dans chacune des pièces, respectueusement, comme on pénètre un lieu sacré. Elle ne sentait pas la moindre présence surnaturelle ici, mais y respirait une atmosphère particulière, qui lui faisait toucher du doigt l'existence de l'Histoire, avec un grand H. Caresser du regard des murs inhabités depuis vingt-cinq ans, c'était pour elle comme exhumer une tombe pharaonique après des millénaires d'oubli. Du haut de ses dix ans, elle pouvait deviner les émotions qui avaient dû assaillir Howard Carter lors de la découverte de la sépulture de Toutankhamon. Cependant, pas de trésor miroitant ici.

Pourtant...

— Danaé, viens voir !

Céleste avait chuchoté, mais sa petite sœur entendit tout de même une vibration particulière dans sa voix. Dans la dernière chambre, une échelle de meunier montait vers une mezzanine. La grande guidant la petite, les deux sœurs gravirent les marches étroites pour poser pied sur un plancher autrefois verni. L'endroit était vide et poussiéreux, comme le reste, mais au mur, le véritable trésor était resté.

— Céleste, c'est magnifique !

Des dizaines de dessins d'enfants, punaisés sur les lambris, recouvraient la pente du toit et chaque centimètre carré des parois environnantes. Chacun de ces dessins

racontait une histoire, celle d'une famille heureuse, des jeux dans le jardin, des promenades en forêt, d'une excursion à la mer. Les deux sœurs restèrent un long moment à les contempler.

Devenue adulte, quand on lui demanderait de conter une de ses aventures, Danaé aurait souvent une première pensée pour l'expédition de la maison hantée. Elle finirait pourtant par narrer un de ses reportages à Kaboul, sous les bombes, ou dans la jungle colombienne. Céleste, quant à elle, conserverait à jamais dans son portefeuille un des dessins, emprunté au mur, comme un porte-bonheur.

Mai 2015

Journal de Danaé

Le téléphone fixe a sonné alors que je venais tout juste de décrocher mon portable.

— Pardon, Jean-Michel, tu peux patienter une seconde ?
J'ai un autre appel...

Et, ayant mis mon éditeur en attente, j'ai attrapé le combiné qui trônait sur la table basse du salon.

— Allô ?

— Danaé ? C'est moi.

— Oh... salut.

Je n'avais aucun doute sur l'identité de mon interlocutrice. Céleste est la seule personne qui n'a pas besoin de se présenter au téléphone quand elle m'appelle. Enfin, il n'y a pas si longtemps, il y avait aussi une voix masculine qui avait ce privilège... mais ce n'est pas le moment d'y penser.

J'ai attendu que ma sœur rompe le silence. Cela a pris quelques secondes qui m'ont semblé interminables, comme si j'avais peur de ce que cet appel pouvait présager.

Prends ma main

— J'ai su que tu étais rentrée du Mali. Tu... Je me demandais si tu ne voulais pas passer nous voir. Me voir.

Il y a eu un nouveau silence, plein de tension, qui a débouché sur ces mots :

— Est-ce que ça te dit d'aller à la piscine avec moi ?
Dimanche matin, à l'ouverture.

La tension s'est évanouie, j'ai souri d'un seul coup et j'ai répondu avec enthousiasme :

— Bien sûr, Sis'. On se retrouve là-bas ? J'arriverai directement de chez moi.

J'ai ajouté, avant de raccrocher :

— J'ai vraiment hâte de te voir !

Et c'était sincère. Un vrai cri du cœur.

Je suis ensuite restée pensive quelques secondes. Mon cœur battait la chamade. Au sens propre. C'est incroyable comme le mental peut influencer notre corps. À la pensée de revoir ma sœur, tous mes muscles se contractaient de joie, avec une intensité qui devenait un peu douloureuse. C'est sûrement cette douleur qui m'a rappelé pourquoi ces moments étaient devenus si rares. Mes blessures sont trop récentes, et si ma sœur n'y peut rien, il m'est encore difficile de côtoyer Céleste sans que les cicatrices ne s'ouvrent de nouveau.

C'est triste. Triste et injuste, pour tout le monde.

Une voix mécontente et assourdie a soudain grésillé près de moi. Le feu aux joues, j'ai porté précipitamment mon portable à mon oreille.

— Pardon, Jean-Michel, un problème urgent à gérer... Non, c'est réglé. Tu disais donc ? Un rendez-vous ? Mais je viens juste d'arriver chez moi, en Normandie, et je refais de la route dimanche... Non, bien sûr, je comprends...

OK, je prendrai le train. Cet après-midi ? Seize heures ? J'y serai.

J'ai raccroché, l'air pensif. Puis, avec un soupir, j'ai allumé mon ordinateur afin de chercher les horaires de train.

Journal de Céleste

Mon service commence dans dix minutes. Juste le temps qu'il me faut pour me remettre de mes émotions ! Je vais enfin voir Danaé ! J'ai appris son retour *via* sa page Facebook. Y a-t-il un moyen plus impersonnel de se tenir informée de la vie de sa sœur ? Depuis la naissance de Basile, nous nous sommes tellement éloignées... Non, bien avant cela, en fait. Depuis le premier jour, celui de l'annonce...

Danaé est devenue totalement insaisissable. Elle n'est jamais là, toujours partie en reportage à l'étranger. Elle accepte tout ! Les voyages les plus lointains, les missions les plus délicates : la Palestine, la Colombie, la Birmanie, le Mali... à peine revenue, elle s'envole de nouveau vers des horizons lointains.

Céleste et Danaé

C'était la première fois depuis longtemps : Céleste et Danaé Saint-Hermand, toutes les deux à la piscine, un rituel qui revivait au moins pour cette journée. Un voyage dans le temps, l'insouciance mêlée à la nostalgie. La lumière un peu agressive des vestiaires n'avait pas changé, ni celle, un peu verdâtre, de la partie sanitaire. Au niveau des bassins, la clarté naturelle déversée par les verrières nimbait les lieux d'une aura éclatante, vive et apaisante.